

L'ÉTHIQUE DU JOURNALISTE : LIBERTÉ ET VÉRITÉ*

ÉMILE ZOLA est à l'origine de la Table des lois qui constitua le code moral des intellectuels au XX^e siècle. Écrivains, critiques ou journalistes ne pouvaient que se référer au défenseur de Dreyfus s'ils souhaitent que leur activité dépassât le cadre de la simple source de revenus.

109

Zola défendit trois choses : l'homme persécuté, les vérités objectives, l'idée d'un État tolérant. Ainsi entendait-il protéger la bonne réputation de sa patrie, la France. Dans son célèbre article « J'accuse ! », il n'hésita pas à écrire au président de la République Félix Faure :

« Mais quelle tache de boue sur votre nom – j'allais dire sur votre règne – que cette abominable affaire Dreyfus ! Un conseil de guerre vient, par ordre, d'oser acquitter un Esterhazy, soufflet suprême à toute vérité, toute justice. Et c'est fini, la France a sur la joue cette souillure, l'histoire écrira que c'est sous votre présidence qu'un tel crime social a pu être commis.

« Puisqu'ils ont osé, j'oserai aussi, moi. La vérité, je la dirai, car j'ai promis de la dire si la justice, régulièrement saisie, ne la faisait pas pleine et entière. Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice. Mes nuits seraient hantées par le spectre de l'innocent qui expie là-bas, dans la plus affreuse des tortures, un crime qu'il n'a pas commis. »

Zola divisa la France ; dans l'opinion publique ce que l'on pensait de l'affaire Dreyfus devint un signe de ralliement. Il y avait, d'une part, la France du passé, conservatrice, traditionnelle, monarchique, catholique, qui tournait le dos aux étrangers, et, d'autre part, la France du futur, démocratique, laïque, républicaine, tolérante, qui prenait la

* Traduit du polonais par Maryla Laurent.

défense de Dreyfus, un officier de l'armée française, un Français d'origine juive injustement accusé d'espionnage.

Ce fut Émile Zola qui fit pencher la balance, qui fit que cette seconde France fut victorieuse de la première. Pendant tout un siècle, à cause de Zola, le journaliste, l'intellectuel, se sentit obligé de s'engager d'une manière particulière dans la politique : la politique comprise comme le souci pour le bien commun et non pas comme une lutte pour le pouvoir. Néanmoins, la politique posée en devoir moral de celui qui écrit eut des conséquences tant positives que négatives.

110 Le succès remporté par Zola dans son combat pour la justice devint une source de courage pour ceux qui écrivent. Par ailleurs, ce succès favorisa l'émergence d'un intellectuel défenseur des droits de l'homme, mais aussi d'un intellectuel se posant en grand prêtre investi du pouvoir de décréter ce qui est bon ou mauvais dans la vie publique. Voilà pourquoi, tout au long du siècle qui vient de s'achever, les intellectuels se retrouvèrent en première ligne des combats contre les systèmes totalitaires de tous bords, mais aussi parmi ceux qui chantaient les louanges de ces systèmes. La fierté de l'intellectuel, inspirée par Zola, exigeait du journaliste qu'il se prêtât exclusivement au rôle de celui qui dénonce le mensonge, mais la vanité née de cette fierté l'entraîna souvent à sombrer dans une fascination aveugle pour le fascisme ou le communisme, deux idéologies qui promettaient d'éradiquer le mal de ce monde.

La démarche généreuse d'Émile Zola se trouve donc à l'origine de ce qui fit la fierté, mais aussi la honte des intellectuels du XX^e siècle. Il convient donc de rester humble : Érasme de Rotterdam demeure l'intellectuel type de l'histoire moderne. L'auteur de l'*Éloge de la folie* était un provocateur qui aimait la paix, un lettré et un moraliste souvent indécis qui s'impliquait dans les principaux conflits de son époque ; il restait prudent et revenait souvent sur ses positions, il était peu enclin à adopter des positions extrêmes ; il fut l'un des plus grands promoteurs des réformes de la vie religieuse sans pour autant jamais intégrer l'Église réformée ; bref, il était un polémiste courtois, un savant et un satiriste. Aujourd'hui encore, le rôle historique qu'il exerça nous apparaît plein de contradictions : devons-nous considérer Érasme comme un homme qui voulait réformer le christianisme ou comme un homme qui voulait l'anéantir ? Pour répondre à cette question de façon catégorique, il nous faudrait recourir à des arguments par trop arbitraires. Presque tous les grands intellectuels, qui participèrent plus ou moins activement à l'histoire morale et politique de l'Europe, soulèvent des apories similaires quant à leur démarche sans qu'il soit possible de donner à celles-

ci de réponses définitives. En outre, les conflits étaient pratiquement inévitables entre des intellectuels par excellence comme Melanchthon et de grands tribuns populaires comme Luther. Et, finalement, lorsque les intellectuels voulaient devenir des meneurs populaires ou des politiciens professionnels, les résultats auxquels ils arrivaient n'étaient guère encourageants. Pour l'intellectuel, la place du marché avec tous ses dangers reste un endroit plus approprié pour prendre la parole que la cour du prince.

Autrement dit, intellectuel méfie-toi de la cour du prince !

Au moment de la chute du communisme, lorsque la presse libre renaissait en Pologne, je songeais souvent à Émile Zola. Je réfléchissais à l'expérience de ces journalistes qui firent de la presse du XX^e siècle le quatrième pouvoir de la démocratie moderne et une composante incontournable de la vie publique, comme je réfléchissais à ceux des journalistes qui étaient impliqués dans la corruption sévissant au sein de régimes se voulant eux aussi modernes et démocratiques.

111

Dans l'histoire polonaise, le mois de juin 1992 connut sa « Nuit des longs dossiers », paraphrase de la « Nuit des longs couteaux » où Adolf Hitler régla le compte de ses opposants. Par chance, en Pologne, il n'y eut pas d'effusion de sang : le gouvernement qui venait de perdre la majorité au Parlement accusa le président de la République, le président du Parlement, les ministres des Affaires étrangères et des Finances ainsi qu'un grand nombre de parlementaires, d'avoir émargé comme agents de la Sûreté à l'époque de la dictature communiste. L'État polonais était au seuil de l'implosion. Les médias se voyaient mis à l'épreuve. Pour nous journalistes, il fut évident que notre responsabilité de citoyens se trouvait engagée. Aussi est-ce presque avec un consensus total que nous avons refusé de publier la liste des noms de ces agents communistes supposés. Elle avait été établie par le ministre des Affaires intérieures du gouvernement démissionnaire à partir des « dossiers » montés par les Services spéciaux communistes. Nous étions arrivés à la conclusion que ces documents ne pouvaient pas constituer une source d'information crédible : ils avaient été « collectés » en secret au temps du communisme réel par un pouvoir qui voulait l'anéantissement moral, et parfois même physique, de ses opposants ; désormais, les émules de ce pouvoir se proposaient de les rendre publics pour jeter le discrédit sur l'opposition démocratique. Ce scandale fut pour moi une première occasion de constater combien un journaliste pouvait facilement devenir un instrument aux mains d'autrui. La dignité de mon

métier consistait à refuser de céder aux manipulations sournoises. Un tel refus n'était rien d'autre qu'un souci de nature écologique pour notre métier, il équivalait à préserver la pureté du cadre naturel des débats publics.

112 Je songeai à tout cela en novembre 1995 lorsque, de la tribune du Parlement, le ministre des Affaires intérieures accusa le Premier ministre en exercice du crime de haute trahison au bénéfice de l'espionnage soviétique. Le Premier ministre était un ancien communiste, un fonctionnaire de l'appareil du parti communiste au temps de la dictature du prolétariat en Pologne. Le ministre avait été un membre actif de « Solidarnosc », cela lui avait valu d'être ensuite un prisonnier politique, un prisonnier politique courageux, et enfin l'un des chefs des structures clandestines de l'opposition politique. Qui devais-je croire ? Le Premier ministre postcommuniste en exercice qui assurait n'avoir jamais été un espion ou bien le ministre que je connaissais depuis l'époque où dans la clandestinité nous luttions contre la dictature. Ce scandale politique parmi les plus spectaculaires de ces dernières années divisa les médias d'une manière caractéristique. Les uns firent aveuglément confiance au ministre ; les autres donnèrent foi, tout aussi aveuglément, aux dénégations du Premier ministre. Les « fuites » des Services spéciaux se multiplièrent. Les médias postcommunistes reçurent des informations démontrant l'innocence du Premier ministre, les médias postanticommunistes répercutèrent des informations confirmant la véracité des accusations du ministre. Ce scandale, dont heureusement la démocratie polonaise sortit indemne, fut une grande mise à l'épreuve des journalistes polonais. Depuis cette affaire, je peux affirmer que l'un des plus grands dangers qui guettent les médias libres est que la conviction idéologique prenne le pas sur l'information intègre. Le manque de discernement est lui aussi un ennemi dangereux de la presse dans la mesure où il constitue une entrave à toute observation objective. En effet, il n'est pas nécessaire d'être un espion pour être politiquement responsable de contacts inadmissibles avec un résident de services secrets étrangers.

Cette affaire devint également une grande leçon de défiance à l'égard des Services spéciaux lorsque ceux-ci s'engagent dans le combat politique. En effet, il apparut bientôt que le Premier ministre postcommuniste avait été accusé de trahison alors que les documents sur lesquels cette accusation reposait étaient loin d'être convaincants. Une autre leçon qu'il nous fallait tirer de ce scandale était que, dans un pays démocratique, les médias résistaient mal à la tentation d'utiliser des informations « exclusives » qui avaient pour origine des fuites tandis

que les Services spéciaux ne lâchaient celles-ci que pour essayer de manipuler l'opinion publique de l'extérieur.

LES DIX COMMANDEMENTS DU JOURNALISTE INTÈGRE APRÈS LA CHUTE DU COMMUNISME

On me demande : de quel côté es-tu ? Qui soutiens-tu ? *Gazeta Wyborcza* soutient-elle une « gauche » qui se situerait au-dessus des partis pour s'opposer à l'obscurantisme de la « droite » ? Ou bien est-elle favorable à une alliance avec la Coalition de 1995-1997 qui s'oppose aux communistes et à leurs alliés ?

Gazeta Wyborcza n'a pas sa place dans ces divisions. À *Gazeta* nous sommes pour une Pologne qui soit un État indépendant et souverain avec une démocratie parlementaire et une économie de marché ; un État en marche pour rejoindre les structures de la civilisation euro-atlantique tout en restant fidèle à son identité historique. Pour nous, seule une telle République est en mesure de s'opposer aux extrémistes de tous bords quel que soit le nom qu'ils seraient susceptibles de se donner, fascisme « noir » ou « rouge », bolchevisme « rouge » ou « blanc ».

113

À cause de cela, nous refusons de nous aligner d'emblée sur un parti politique quel qu'il soit. En revanche, nous sommes toujours prêts à soutenir celui qui se met au service concret de la démocratie polonaise. En tant que *Gazeta* nous voulons participer à la vie de la démocratie polonaise, être l'une des institutions de celle-ci. C'est ainsi que nous concevons notre rôle dans la vie publique. À cette fin, nous voulons nous conformer à des principes que je formulerai comme les dix commandements professionnels et éthiques de notre métier.

1. Dieu prononça alors ces paroles : « Tu n'auras pas d'autres dieux que Moi. Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux là-haut, ou sur la terre ici-bas, ou dans les eaux en dessous de la terre. Tu ne te prosterner pas devant ces images ni ne les serviras. Car moi, le Seigneur ton Dieu, je suis un Dieu jaloux qui punit les fils jusqu'à la troisième ou la quatrième génération pour la faute de leurs pères » (Ex 20,2-5).

Le dieu qui nous fit sortir de la maison de l'esclavage porte deux noms : Liberté et Vérité. Nous devons nous soumettre inconditionnellement à ce dieu. C'est un dieu jaloux, il exige une loyauté absolue. Si nous nous prosternons devant d'autres divinités tels l'État, la nation, la famille, la sécurité publique, au mépris de la liberté et de la vérité, nous

serons punis. Nous perdrons notre crédibilité ; or, sans elle, exercer notre métier devient impossible.

Que signifient pour nous les notions globales de Liberté et de Vérité ?

Par Liberté, il faut entendre « liberté pour tous » ; pas juste pour nous, mais aussi pour nos adversaires, pour toutes les personnes qui pensent différemment. Cette « liberté pour tous », nous devons la défendre, car c'est elle qui donne un sens au métier de journaliste et à la vocation de celui-ci.

114 Notre liberté ne se voit limitée que par la Vérité. Cela veut dire que nous pouvons publier tout ce que nous écrivons, mais que nous n'avons pas le droit de mentir. Le mensonge journalistique n'est pas simplement un péché à l'encontre de nos principes professionnels, il est un sacrilège contre notre dieu. Le mensonge mène à l'assujettissement, seule la vérité est libératrice.

Cela ne veut pas dire pour autant que nous pouvons nous considérer comme les dépositaires de la Vérité unique et définitive ou que, au nom de cette Vérité, il nous est permis de bâillonner les autres. Nous n'avons pas le droit de mentir, pas même lorsque le mensonge pourrait faciliter notre vie ou celle de nos amis.

Autrement dit, mentir c'est pisser contre le vent !

2. « Tu ne prononceras pas le nom du Seigneur ton Dieu à faux car le Seigneur ne laissera pas impuni celui qui prononcera Son nom à faux » (Dt 5,11).

Liberté et Vérité, avons-nous dit. Ces deux valeurs sont la référence de notre acte de foi fondamental comme des devoirs que nous nous imposons. Elles ne doivent pourtant pas justifier chez nous quelque sentiment de supériorité qui nous autoriserait à interdire toute prise de parole à autrui. Vérité et Liberté sont des mots importants et précieux. Il convient de s'en servir avec circonspection et sérieux, utilisés à tout propos, ils finissent par être d'une grande banalité et leur portée s'en trouve diminuée.

Nous observons en permanence combien des termes, au sens initial grave, sont galvaudés. Ainsi en est-il par exemple en Pologne de « Dieu-Honneur-Patrie » devenu un slogan qui sert à tel parti politique lors des élections, aux grévistes qui réclament une augmentation de salaire comme aux agriculteurs qui bloquent les routes pour revendiquer un allègement de leurs impôts. L'usage abusif de pareils mots, historiquement signifiants, déprécie ceux-ci, les ridiculise, insulte les valeurs dont

ils témoignent. Lorsque nous les entendons utilisés comme fer de lance des joutes politiques lors des luttes électorales ou des harcèlements politiques, nous ressentons d'une manière presque physique que « la langue ment à la voix tandis que la voix ment aux pensées ». Nous mesurons alors également la déperdition de sens que subit notre vocabulaire. Le corollaire en est que notre langue cesse d'être un moyen de communication entre les hommes pour devenir un moyen de chantage, un bâillon, un bâton servant à fustiger ceux qui pensent différemment. Lorsque la servilité peut être nommée courage, le conformisme sagesse, le fanatisme fidélité aux principes, la tolérance nihilisme moral, la parole devient alors un instrument servant à falsifier la réalité. Ainsi naît la novlangue. Utiliser cette langue de bois équivaut à payer avec de la fausse monnaie. Nous n'avons pas le droit de faire cela.

Autrement dit, ne prends pas des vessies pour des lanternes !

115

3. « Souviens-toi du jour du sabbat pour le sanctifier. Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage ; mais le septième jour est un sabbat pour le Seigneur ton Dieu. Tu n'y feras aucun ouvrage. Ce jour-là, tu ne dois effectuer aucun travail, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton esclave, ni ton bétail, ni l'étranger qui habite chez toi. Le Seigneur a fait le ciel, la terre, les mers, en six jours ; au septième, il se reposa. C'est pourquoi le Seigneur a béni le septième jour qu'il déclara saint » (Ex 20, 8-10).

Ton travail est une course sans fin dans la hâte et le bruit. Tu sais que le journal doit être en vente au matin, tu es pris par l'information, tu dois rédiger un commentaire, un article, choisir les photographies, veiller à ce que tout cela s'inscrive correctement dans les colonnes. Tu le fais au pas de course, dans une tension extrême, mais souvent avec routine aussi, mécaniquement. Le sens de ton travail t'échappe fréquemment, tu oublies l'utilité de toute l'activité que tu déploies. Sert-elle une cause supérieure ? S'inscrit-elle dans quelque visée plus vaste ? Dans ton journal, décris-tu le monde avec sincérité et honnêteté, lui rends-tu justice ?

Il te faut te souvenir du jour du sabbat. Ce jour-là tu auras le temps de réfléchir. Prends de la distance avec toi-même et avec le monde. Libère-toi des contingences et réfléchis à ce qui est essentiel. Pense que si tous nous sommes pécheurs, il convient d'avoir plus de retenue en tirant sur les pécheurs. Dis-toi que les arguments de tes adversaires méritent peut-être de se voir accorder quelque crédit. Ils expriment peut-être des raisons, des émotions et des intérêts que tu ne comprends pas.

Une chose encore ! Prends quelque distance avec ta pratique professionnelle. Tu n'es pas juste un journaliste, tu es également l'enfant de

tes parents, le père de tes enfants, l'ami de tes amis, le voisin de tes voisins. Jette un autre regard sur le monde – par le bas, le haut, de côté – un regard différent. Regarde-toi ensuite, intéresse-toi à tes propres préjugés, à tes phobies, aux schémas superficiels auxquels tu adhères, à tes conflits secrets. Si tu ne le fais pas, tu ne parviendras pas à faire un examen de conscience honnête. Or, un tel examen de conscience est nécessaire.

Autrement dit, ne sois pas épris de toi-même... avec réciprocité !

4. « Honore ton père et ta mère afin d'avoir longue vie sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donne » (Ex 20,12).

Respecte ton héritage. Tu n'œuvres pas sur une terre vierge ou infertile. D'autres y ont travaillé avant toi et tu es leur héritier, leur descendant, leur élève, leur continuateur, leur contestataire.

116

Cela ne signifie pas que tu ne dois avoir aucun sens critique, mais cela t'oblige au respect et à la connaissance du sujet. Telle est la condition nécessaire pour juger avec intégrité l'histoire de ta nation, de ta ville, de ton milieu, de ta famille. Comment était cette histoire ? Noble et roublarde, conciliante et révolutionnaire, héroïque et banale, orthodoxe et hérétique, tragique et pleine d'espoir, avec des conspirateurs et des collaborateurs. Tu élabores ta propre tradition à partir de cet héritage, tu choisis des éléments particuliers, une suite de personnages, d'idées, d'actions dont tu veux être le continuateur. Mais tu dois pourtant tenir compte de la globalité de ton héritage ; il ne t'est pas permis de la nier, d'en oublier tous les intervenants, leurs idées et leurs actions, si tu ne veux pas devenir la victime d'une idéalisation de toi-même par toi-même. Tes adversaires polonais, russes, allemands, ukrainiens ou juifs, sont dans le même cas que toi, eux aussi se doivent de respecter leurs pères. Essaie de les comprendre.

L'idéalisation de soi est le meilleur moyen de se berner soi-même, de s'abrutir. Elle conduit à un manque total de tolérance idéologique, ethnique ou religieuse. La mémoire et le respect des mères et des pères, les nôtres comme ceux des autres, de leur foi, de leurs amours et de leurs espoirs, demeure le fondement de la communauté humaine. Lorsqu'il en est autrement, la pensée humaine se voit prise au piège du mensonge, de l'amour narcissique ou d'une amnésie qui assimile le passé à un texte, à un système de signes qui ne mérite aucune appréciation morale. Quel sens pareille approche accorde-t-elle dès lors à ta vie, à ton travail ? Czeslaw Milosz évoque un monde où rien n'existe vraiment et où rien n'est vrai, rien n'est définitif, rien n'est digne d'amour ou de colère :

Dans la quasi-vérité
 Et le quasi-art
 Et le quasi-droit.
 Sous le quasi-ciel
 Sur la quasi-terre
 Les quasi-innocents
 Les quasi-bafoués.

Autrement dit, veille à ce qu'un jour on ne te dise : il a oublié d'où il vient !

5. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Cela veut dire que tu dois t'aimer. Tu dois respecter ta propre dignité, veiller sur elle, y prendre garde. Que signifie « veiller à sa propre dignité » ? Cela signifie, je pense, veiller à sa propre conscience, se poser des questions difficiles et y répondre honnêtement. Cela suppose également que l'on se considère comme un sujet et non pas comme un objet, que l'on mesure la responsabilité que l'on a envers son prochain. Ce prochain peut être un étranger venu d'un autre lignage, d'une autre nation. Et pourtant, il convient de le traiter comme s'il était un autre toi-même.

117

En d'autres termes, cela implique que tu dois rejeter tout nationalisme. Orwell écrivait : « Par nationalisme, j'entends avant tout la possibilité de classer les hommes, des groupes entiers de millions ou de dizaines de millions d'hommes, comme des insectes, en leur attribuant avec certitude l'étiquette « bon » ou « mauvais ». Il y a en outre cet usage qui veut que tu t'identifies à une nation donnée ou à un groupe quelconque que tu places au-dessus du bien ou du mal et tu considères que ton devoir primordial est de soutenir ses intérêts. Il ne faut pas confondre nationalisme et patriotisme [...] Par nature, le patriotisme a un caractère défensif tant d'un point de vue militaire que culturel. Le nationalisme, en revanche, est indissociable d'un désir de puissance. Le but constant de tout nationaliste est de conquérir plus de pouvoir et plus de prestige, non pas tant pour lui-même que pour sa nation ou pour tout autre groupe qu'il aura choisi pour y fondre sa personnalité. »

George Orwell était intelligent. Le père Janusz Pasierb l'était non moins lorsque, en parlant de l'amour du prochain, il expliquait à ce dernier : « C'est bien que tu sois », avant d'ajouter : « C'est bien que tu sois différent. »

Parce que notre prochain est différent de nous, il est un autre. Il a une biographie, une nationalité, une religion différentes. À maintes reprises, sa biographie fut source de conflit avec la tienne. Et pourtant tu te dois de l'aimer comme toi-même. Cela signifie que tu dois respecter son droit à la différence, à une autre culture, à une autre mémoire. Même s'il est ton ennemi. Autrement dit, ne généralise pas, mais instaure une distinction entre le péché et le pécheur. Il te faut combattre le péché de toutes tes forces, mais essaie de comprendre le pécheur, efforce-toi de voir dans ton adversaire un partenaire avec lequel il te sera possible de t'entendre et non pas un ennemi qu'il te faut anéantir.

Si tu en veux aux autres parce qu'ils recourent à cette arme qu'est la haine, repousse d'abord cette arme toi-même.

Autrement dit : ne réponds pas à celui qui te critique qu'il sent mauvais.

118

6. « Tu ne commettras pas de meurtre » (Ex 20,13).

Tu peux tuer par la parole. La parole peut porter la mort. La parole c'est plus que du sang, rappelait Victor Klemperer. Le charme empoisonné du travail des journalistes y souscrit. Mais la parole peut également être source de bien : elle peut priver le totalitarisme de ses envoûtements, elle peut enseigner la tolérance, elle peut témoigner de la vérité et de la liberté. La parole se laisse observer, les auteurs classiques du journalisme polonais tels Michal Glowinski et Stanislaw Baranczak, Jakub Karpinski et Teresa Bogucka, s'y exerçaient. Ils furent parmi les premiers à effectuer des analyses pertinentes de la langue de bois, de la langue des assassins de la parole, de la langue de haine. Un dominicain français disait : « Si la haine s'empare de ton cœur et le dirige, fais silence, sauve-toi, disparais, agis comme si tu n'étais pas là ; ou accepte à temps de faire abnégation de tout ce qui t'est cher et, avant tout, de ton honneur. »

Il faut comprendre : lutte avec ta plume, mais bats-toi honnêtement, sans haine. Ne frappe pas celui qui est à terre. Ne porte pas un seul coup inutile. Ne pense pas que tu possèdes la recette du « je suis juste ». Ne t'imagines pas non plus que tu es « le bras de Dieu » lorsque tu portes un coup mortel à ton adversaire. Mortel veut dire qui blesse, qui frappe au bas ventre, qui anéantit. Lorsque tu accuses quelqu'un de manquer de patriotisme, d'être corrompu, d'avoir trahi, dis-toi toujours que tu es en train de le tuer. La vérité finira par voir le jour et si tu l'as accusé à tort, alors tu auras à répondre de ton ignominie. Même si ce n'est que devant ta propre conscience.

Autrement dit : ne fais pas à autrui ce qui t'est désagréable !

7. « Tu ne commettras pas l'adultère » (Ex 20,14).

Sois fidèle ne serait-ce qu'à ces rares principes que tu considères comme précieux, et à ces rares personnes auxquelles tu te dois d'être loyal. Ne sois pas un homme dont on peut louer les services. Ne prostitue pas ton métier pour avoir du pouvoir, de l'argent, pour avoir la paix. Sois fidèle, car ta liberté n'existe qu'à cette condition et tu ne peux être fidèle que si tu es libre. Qui plus est, être capable de fidélité, que ce soit à l'égard de principes, de valeurs ou de personnes, est une preuve de notre capacité à rester libres. La trahison et la haine sont les signes extérieurs d'un vide intérieur annonciateur de capitulation et de dépendance. Il n'y a rien de plus abject que la trahison.

Autrement dit, ne te pare pas de trop belles plumes !

8. « Tu ne commettras pas de vol » (Ex 20,15).

Telle est l'injonction de la grande éthique professionnelle. Rien n'est plus compromettant pour un journaliste que le vol du travail d'autrui, le plagiat. Le plagiat n'est pas seulement un coup porté à l'autre, il est une agression contre l'esprit universel de justice et de probité. Il est un acte qui autorise la corruption de la vie publique, la malhonnêteté instituée en règle. Plagier équivaut à annihiler l'éthique journalistique, à autoriser la forfaiture. Qu'est-ce que la médisance sinon le vol de la bonne réputation d'autrui ? Qu'est-ce que le mensonge sinon le vol du sentiment que l'on peut vivre dans la vérité ? Généralisons : le vol est un moyen de posséder le bien d'autrui d'une façon malhonnête, mais tout ne s'achète pas avec de l'argent volé. Il est possible d'obtenir la soumission d'autrui, mais il est impossible de gagner son respect. La manipulation de la vérité, la tromperie sont autant de signes particuliers du vol et de la corruption dans le métier de journaliste. Nous lisons de grands mots tels Dieu-Honneur-Patrie, mais sous la plume d'un journaliste corrompu, c'est comme s'ils avaient été volés pour se voir privés de leur sens premier. Les valeurs transformées en slogans dépérissent.

Tadeusz Zychiewicz, le plus grand écrivain religieux polonais, réfléchissait aux vols de notre siècle, à l'imposante et subtile astuce des vols matériels et non matériels de notre siècle. Il écrivait : « Il est des dizaines de choses qui restent bonnes comme la paix et la sérénité du cœur humain, la normalité d'une conscience réfléchie et sage, la joie, la vérité, le discernement, la justice, la discipline de l'imagination, les réflexes sains, le courage de réagir. Le monde est pourtant victime du bruit. Si nous réussissions à nous y aménager une heure de silence paisible, nous

nous sentirions tous honteusement volés. Mais les voleurs sont insaisissables ou immatériels ou protégés par des remparts de slogans, de convenances, d'habitudes, de modes, d'autorités, de terreur littéraire ou cinématographique, autant de centaines de divinités intouchables. »

Le journaliste se doit de se dire : je ne vole pas.

Autrement dit, ne triche pas plus que nécessaire !

9. « Tu ne témoigneras pas faussement contre ton prochain » (Ex 20,16).

Le conflit fait partie de la réalité normale d'une société et d'un État démocratiques. C'est pourquoi le style, la langue, le *fair play* dans lesquels ce conflit s'exprime sont si importants. C'est dans une large mesure nous, les professionnels du journalisme, qui sommes responsables de ce style. Il est donc important de prendre conscience une nouvelle fois de quelques évidences.

L'obligation de rejeter le mensonge (« le faux témoignage ») ne signifie pas que tu dois être un parangon de vérité. Toute vérité ne doit pas nécessairement être proclamée immédiatement, chaque jour, quel que soit le prétexte. Adam Mickiewicz n'écrivait-il pas :

Il est des vérités que le sage dit à tous les hommes,
 Il en est qu'il murmure à sa nation,
 Il en est qu'il confie aux amis de son foyer
 Il en est qu'il ne peut dévoiler à personne.

Quelles sont ces vérités impossibles à dire ? Ce sont des vérités qui concernent les secrets les plus intimes de la conscience, des vérités confiées au confessionnal, accessibles à Dieu et au confesseur et non pas à un public de lecteurs ; il est des vérités sur l'intimité des personnes qui dévoilées au grand jour laissent d'horribles meurtrissures. Par ailleurs, ne dévoiler qu'une part de vérité sur autrui peut constituer un mensonge particulièrement perfide. C'est comme si l'on écrivait la biographie de saint Paul du temps où, serviteur de César, il persécutait les chrétiens ; ou la biographie de Jacek Soplica¹ en oubliant ce qu'il fit en devenant le père Robak ; ou la biographie de Kmicic² en omettant sa rupture avec Radziwill et sa participation à la défense de Czestochowa.

1. Personnage créé par Adam Mickiewicz dans *Messire Thaddée*. (NdT)

2. Personnage créé par Henryk Sienkiewicz dans *Le Déluge*. (NdT)

Une dimension fondamentale de notre mentalité professionnelle et humaine doit consister à porter un témoignage authentique sur notre prochain, surtout s'il est un adversaire. Le philosophe espagnol Fernando Savater écrivait : « Le principe au nom duquel nous avons tous le droit d'être traités à l'identique indépendamment de notre sexe, de la couleur de notre peau, de nos opinions, de nos goûts, s'appelle la dignité [...] tout être humain a sa dignité et non pas un prix ; ce qui veut dire que cette dignité ne peut pas se voir remplacée ou bafouée au bénéfice d'un autre individu. »

Un faux témoignage porté à autrui est toujours un signe de faiblesse, de manque de foi dans nos propres arguments : celui qui craint d'affronter la vérité et la liberté recourt aux falsifications. Si la liberté est une conséquence de la vérité, la violence est une conséquence de la falsification. Les insultes sont un signe de violence ; là où il devrait y avoir une confrontation de points de vue, la censure empêche un libre échange d'opinions. Un faux témoignage a sa logique assassine, il nous éloigne du débat démocratique et mène à une guerre civile froide ; il transforme un partenaire en adversaire, un adversaire en ennemi mortel. La langue du faux témoignage est un moyen de déshumaniser l'adversaire : si tu es contre la criminalisation de l'avortement, tu deviens l'égal des criminels d'Auschwitz ou du Goulag ; si tu es pour la séparation de l'Église et de l'État, tu deviens l'ennemi de Dieu, du bien et des vérités évangéliques ; si tu refuses la discrimination des hommes qui ont des biographies différentes, tu deviens un ennemi de ta nation, un complice du crime. Ce faux témoignage peut faire du mal à la victime, la blesser ou la tuer, mais le faussaire ne s'en tire pas à bon compte, il en est pour le moins égratigné. L'Écclésiaste dit : « Qu'on ne t'appelle pas calomniateur, ne te laisse pas piéger par ta langue, qu'elle ne te plonge pas dans la honte. Pour un voleur, il n'y a que honte et regrets et pour un homme à la langue double vient la pire des condamnations et le calomniateur recevra la haine et l'inimitié et la honte. »

121

Le faux témoignage est un péché contre le prochain et un blasphème envers Dieu ; il est aussi un péché majeur contre les règles de notre profession de journaliste.

Autrement dit, évite de noircir le tableau !

10. « Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain » (Ex 20,17).

Tu ne convoiteras aucune chose, ni le respect, ni la popularité, ni la reconnaissance générale. Si tu as de l'ambition, réalise-la par ton propre

travail, ton talent, ton courage et non pas en détruisant ton prochain. L'ambition est une merveilleuse qualité, elle nous enrichit, mais envier le respect qu'un autre que nous s'est acquis nous mène à notre perte, suscite en nous frustration, colère, mesquinerie. La convoitise rend idiot et abject : elle tue la noblesse d'âme et la capacité à ressentir des sentiments positifs. Tadeusz Zychiewicz rappelle : « Un décompte méticuleux des péchés qui découlent de la convoitise nous est livré dans l'Ancien Testament : fausser les poids et les mesures, tirer des profits matériels à tout prix et en toute situation, rançonner, soudoyer, refuser de payer ce qui est dû, réduire une juste récompense, enfreindre la loi, faire violence, utiliser le pouvoir abusivement, mentir, rabaisser son prochain, bafouer la justice, sombrer dans la vanité, semer la haine... »

122 Convoiter le bien d'autrui mène à la couardise, à la flatterie des puissants et au mépris des faibles, à se rallier aux foules pour persécuter l'homme solitaire. Autrement dit, la convoitise porte atteinte aux canons de la simple honnêteté professionnelle, de la simple loyauté envers les autres. Fernando Savater note : « Que veut dire traiter quelqu'un comme une personne humaine ? C'est essayer de se mettre à sa place. Considérer une personne comme notre prochain veut avant tout dire essayer de la comprendre de l'intérieur, adopter un instant son point de vue [...] chaque fois que nous parlons avec quelqu'un, nous circonscrivons un secteur où le "je" deviendra "tu" et réciproquement. Si nous ne partons pas du principe qu'il existe quelque chose qui nous rend fondamentalement égaux (la possibilité d'être pour l'autre ce que lui est pour moi), l'échange de la moindre parole devient impossible. [...] Se mettre à la place de l'autre est une sorte de préliminaire à toute communication symbolique avec lui : il s'agit de prendre en ligne de compte ses vérités. Et lorsque les vérités sont absentes, il faut comprendre les raisons de ses actes. C'est une chose à laquelle tout homme a droit, serait-il le pire de tous : il a droit, un droit humain, à ce que quelqu'un tente de se mettre à sa place pour comprendre ses actes et ses sentiments. » Même si la finalité doit en être une condamnation au nom des lois reconnues par la société. Les individus qui ne respectent pas cela, qui réalisent leurs désirs et leurs ambitions comme si tous les autres hommes n'étaient que des objets inertes entre leurs mains, les êtres dont Savater dit qu'ils n'ont pas fait le moindre effort pour se mettre à la place d'autrui, pour relativiser leur propre intérêt et prendre en considération celui d'autrui, courent à une triste fin, inévitable pour ces cyniques qui ne croient qu'à l'argent et à la force.

Autrement dit, comme écrivait Jakub Teodor Trembecki (1643-1719) : Nul ne faisait plus confiance à son épouse qu'Adam, il ne la trompa pas.

11. « Ne mélange pas les genres. »

Ce onzième commandement que j'ajoute, je l'ai souvent entendu chez des individus qui avaient un goût (pas nécessairement immodéré) pour l'alcool. Ils disaient : ne mélange pas. Ne mélange pas le vin à la vodka, le cognac à la bière, la slivovits au champagne. Ne mélange pas, car cela donne une gueule de bois terrible. La confusion et le mal de crâne.

Je me suis efforcé de ne pas mélanger les genres. Le journalisme n'est ni la politique, ni la pastorale, ni la vente des fleurs, ni l'enseignement universitaire, ni la rédaction d'un Bottin, ni un match de football. Et pourtant, le journalisme entre pour une toute petite part dans chacune de ces activités. Chaque secteur de la vie possède sa propre spécificité, ses propres règles du jeu, son propre code moral. Le politicien ne doit pas jouer au curé, le journaliste au politicien ; l'homme d'affaires s'inquiète des bénéfiques, le journaliste se préoccupe de la vérité et de la liberté. L'honnêteté est une obligation pour tous, mais elle se conforme à des modèles, des règles, des mesures et des poids différents. C'est comme quand il y a « faute » dans un sport d'équipe, ce que l'on entend par là diffère selon que l'on joue au basket, au volley ou au football.

123

La corruption peut atteindre tous les domaines de la vie publique. Certains politiciens s'enrichissent là où ils ne le devraient pas, certains religieux sèment la haine, certains hommes d'affaires volent et jonglent avec les dessous de table. Certains journalistes corrompus font de la propagande et non pas de l'information, de la pseudo-publicité au lieu de descriptions honnêtes, du harcèlement à grand bruit au lieu de polémiques raisonnées. Suis-je donc naïf en rédigeant ces vœux pieux à mon usage comme à celui de mes confrères journalistes ? Sans doute. Mais me départir de cette naïveté m'obligerait à changer de métier. Quel autre choisirais-je ? Je ne le sais pas encore. En octobre dernier, le jury de Stockholm annonça que le prix Nobel de littérature était décerné à l'écrivain chinois Gao Xingjian. Des coups de fil furent passés à tous les journaux chinois pour avoir des commentaires. Il n'y eut pas de commentaires. Un critique littéraire chinois connu déclara sans ambages qu'il n'en ferait aucun car il n'avait pas encore reçu de consignes. Je me suis immédiatement souvenu des réactions soviétiques par le passé, au moment du prix Nobel de Boris Pasternak, d'Alexandre Soljenitsyne ou d'Andreï Sakharov. Je me suis souvenu des réactions de

la presse polonaise à la nouvelle de l'élection du cardinal Wojtyla au siège pontifical ou au prix Nobel de Lech Walesa. Dans les systèmes totalitaires, répétons cette banalité, les médias ne sont pas au service de l'information mais doivent modeler consciemment l'opinion publique. La logique totalitaire autorise à passer sous silence jusqu'au fait que l'homme a marché sur la lune !

J'ai été formé dans un système totalitaire de mensonge préconisé par l'administration et de censure préventive. Comme tant d'autres, j'étais avide de liberté, j'en rêvais comme un affamé rêve d'une miche de pain. Désormais, depuis douze ans, je suis le rédacteur en chef d'un quotidien totalement indépendant et libre de toute censure. Je sais ce que l'on ressent lorsque la liberté manque cruellement et je connais la joie de la liberté retrouvée. Il n'en demeure pas moins qu'il me fut impossible de lire la presse américaine sans ressentir du dégoût au moment de l'affaire Monika Levinsky. Je pense que ce scandale a mis sous le feu des projecteurs les paradoxes attendant à la liberté. En l'occurrence, la liberté sans restriction avait tourné à l'impudence absolue.

Un pouvoir totalitaire part du principe que l'esprit humain est complètement malléable. La foi totalitaire repose sur la conviction qu'un homme nouveau peut être formé : l'*homo sovieticus*. À l'époque de la pression totalitaire la plus forte, lorsque les esprits humains étaient aliénés sans réserve, les colonnes vertébrales morales brisées, le projet pouvait sembler réaliste. Les analyses perspicaces du génial George Orwell ou celles de Czeslaw Milosz dans *La Pensée captive* nous ont laissé des traces de la résistance dramatique qui fut livrée à cette entreprise. Par la suite, la terreur déclinant, le bon sens revint peu à peu. La censure continua à limiter la connaissance sur ce qui se passait dans le monde, mais l'idéologie totalitaire perdit de son agressivité. Les écrivains et les journalistes se mirent à se jouer de la censure. Ils apprirent un code langagier particulier qui leur permit de communiquer avec leurs lecteurs. À l'époque stalinienne, un célèbre adage disait : « Ne réfléchis pas. Si tu as réfléchi, ne le dis pas. Si tu l'as dit, ne l'écris pas. Si tu l'as écrit, ne signe pas. Si tu as déjà signé, ne t'étonne de rien. » À partir de 1956, les règles du journalisme changèrent, elles devinrent : « Écris de telle manière que le censeur ne puisse pas réagir, mais que le lecteur te comprenne. » Celui qui ne connaît pas ce code langagier ne peut comprendre ni les livres ni les essais qui ont été écrits pendant toute une époque. Les écrivains qui voulaient décrire la cruauté du communisme recouraient à des sujets historiques. Ils parlaient d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand, de l'Inquisition, du dilemme moral des dictateurs.

Et pourtant ce langage codé, ironique, arme classique des hommes privés de liberté, avait ses limites. Je me souviens très bien de la manière dont naquirent les premières revues clandestines hors censure. Lorsqu'un auteur décidait de passer dans le cercle magique des presses parallèles et apportait un article à l'une ou l'autre des rédactions, nous savions d'emblée qu'il faudrait supprimer les deux premières pages de son texte car elles seraient une sorte d'expulsion du bâillon symbolique qu'il portait jusque-là. Les auteurs se sentaient obligés de commencer par annoncer au monde ce qu'ils pensaient du communisme en Union soviétique et de la censure. Ces pensées n'étaient plus très originales, qu'y pouvait-il avoir d'original à constater pour la énième fois que la dictature communiste n'apportait rien de bien ? Dans ces revues clandestines nous apprenions la langue des hommes libres. C'était un apprentissage très précieux. D'une part, nous écrivions ce que nous pensions, d'autre part, nous nous devions d'être particulièrement prudents lorsque nous réperçussions des informations impossibles à vérifier et ce d'autant plus que la crédibilité de nos textes était notre seule arme. Nous étions sous la surveillance vigilante de la police politique qui voulait nous compromettre et nous ridiculiser à tout prix. La Sûreté polonaise s'intéressait aux aspects les plus intimes de notre vie. Nos mœurs, notre vie personnelle, notre état de santé étaient surveillés et disséqués. La conséquence en fut que mes camarades et moi ressentons désormais un vrai dégoût pour toute utilisation de moyens similaires dans la lutte politique, des moyens qui n'hésitent pas à s'ingérer dans les couches les plus intimes de l'existence. Comment s'étonner de ma consternation lorsque le président de la plus puissante démocratie du monde se vit contraint de répondre publiquement à des questions des plus personnelles ? À maintes reprises, il m'a été demandé ce que je ferais si j'avais sur mon bureau des informations sur des faits intimes concernant notre président ou notre Premier ministre. J'ai toujours répondu : « Je mettrais mon informateur à la porte et son papier à la poubelle. »

125

La liberté de la presse est une chose merveilleuse. Thomas Jefferson déclara carrément que s'il avait le choix entre les institutions de l'État et la presse libre, il choisirait la presse libre. Chaque liberté a pourtant ses limites culturelles. Si celles-ci n'existent pas, cette liberté fait penser à un homme en état d'apesanteur. La loi de la pesanteur veut que les hommes deviennent plus prévisibles qu'ils ne le seraient en état d'apesanteur. Les médias doivent également avoir leur loi de la pesanteur sinon, au lieu du libre débat tellement utile à la démocratie, le chaos et la cacophonie, le brouhaha des mensonges et des insultes réciproques,

s'installent. Les relations entre les institutions de l'État et les médias resteront toujours compliquées et tendues. Les médias veulent un État transparent, l'État se protège des médias de diverses manières. Les médias voudraient une pleine indépendance qui leur garantirait une sécurité matérielle. Mais les médias financés par le budget de l'État seront toujours dépendants de cet État, leur sponsor. L'indépendance de la presse par rapport aux institutions de l'État est une condition de sa liberté. Une condition nécessaire, mais pas suffisante. Les médias dépendent toujours de la publicité. Les institutions de l'État peuvent soutenir la presse qui leur est favorable par des moyens indirects, en faisant passer leurs annonces dans la presse qui a leurs faveurs. Les médias traitent souvent les institutions de l'État en ennemi qu'il faut démasquer. Les institutions de l'État se protègent en provoquant des « fuites » dont les nouvelles sont fausses. Il arrive également que la police politique s'efforce d'avoir ses agents parmi les journalistes, grâce à ces derniers elle manipule les médias. La corruption et la manipulation existent dans les institutions de l'État comme dans les médias, c'est pourquoi le pluralisme des journaux, des stations radios et des chaînes de télévision est indispensable pour le bon fonctionnement de la démocratie. Par expérience, je sais que mes amis sur les bancs ministériels sont plus dangereux pour moi que mes ennemis politiques au gouvernement. Il m'est possible de me protéger d'un ennemi, mais comment le faire d'un ami qui téléphone pour me dire cordialement : « Ne fais pas passer ce texte, il nous ferait beaucoup de mal. »

Dès le départ, il était clair que *Gazeta Wyborcza* – premier journal publié en Pologne par l'opposition démocratique, par des hommes qui venaient des revues éditées par les presses parallèles, d'autres qui appartenaient aux structures clandestines de Solidarnosc, d'autres encore qui sortaient de prison – ne pouvait pas être l'organe de presse de Solidarnosc. Qu'est-ce que l'organe de presse d'un mouvement politique ? C'est un instrument entre les mains de la direction de ce mouvement. De ce fait, la direction réelle de la rédaction se trouve hors du journal qui dès lors n'est plus ni une composante de la communauté des citoyens, ni une composante incontournable de la démocratie. Nous avions nos sympathies politiques que nous ne cherchions pas à cacher, mais nous savions aussi que la logique qui prévaut à la rédaction d'un journal est tout à fait différente de la logique avec laquelle un parti politique est dirigé. Nous savions donc que *Gazeta* était quelque chose que les gens achèteraient. En tant que bien de consommation, nous devons la rendre attractive pour que le public la préfère aux journaux de nos

concurrents. Nous savions que nous ne pouvions pas compter sur une aide financière extérieure, aussi devions-nous dès le départ créer notre propre plan d'affaires qui allait nous permettre d'exister sur le marché. Parallèlement, nous savions que *Gazeta* était un produit spécifique qui diffusait des informations et des idées. Nous savions donc que l'éthique de notre business devait être différente de celle d'un producteur de lacets, aussi y adjoignîmes-nous un esprit charismatique particulier. Nous décidâmes que nous deviendrions les missionnaires de la liberté et de la vérité. Nous nous jurâmes également que ceux qui n'avaient pas la parole jusque-là, qui étaient privés de tout droit à la parole, pourraient publier dans nos colonnes.

Afin de rester fidèles à cette mission, nous nous sommes imposé des limites pour bénéficier de cette loi de la pesanteur qui avait fait défaut à certains journaux américains lors du scandale suscité par les relations entre Bill Clinton et Monika Levisky. Cela consistait à montrer du *fair play* dans la lutte politique. Dans notre cas, cela équivalait à traiter nos adversaires comme nous souhaitions être traités par eux. À respecter la dignité d'autrui comme nous voulions qu'ils respectent la nôtre. À préserver l'intimité d'autrui comme nous voulions avoir droit à notre propre intimité. À ne jamais reculer lorsque nous voulions écrire la vérité sans pour autant oublier que certains domaines de la vie humaine ne doivent pas faire l'objet de débats publics.

127

R É S U M É

« J'accuse » de Zola dans L'Aurore fit prendre conscience au monde de la presse de l'importance de sa mission, laquelle justifia le meilleur et le pire. La liberté de la presse impose aux journalistes une réflexion permanente pour éviter de tomber dans les pièges d'une licence dévastatrice. La transparence et le secret autorisent un jeu cruel si le journaliste qui se sent investi d'une mission d'information oublie d'exercer son droit de libre arbitre. Or, cette liberté, il ne peut l'exercer au bénéfice de la vérité et du bien public que s'il respecte la dignité de l'homme, sa propre dignité, mais également celle de ses adversaires.